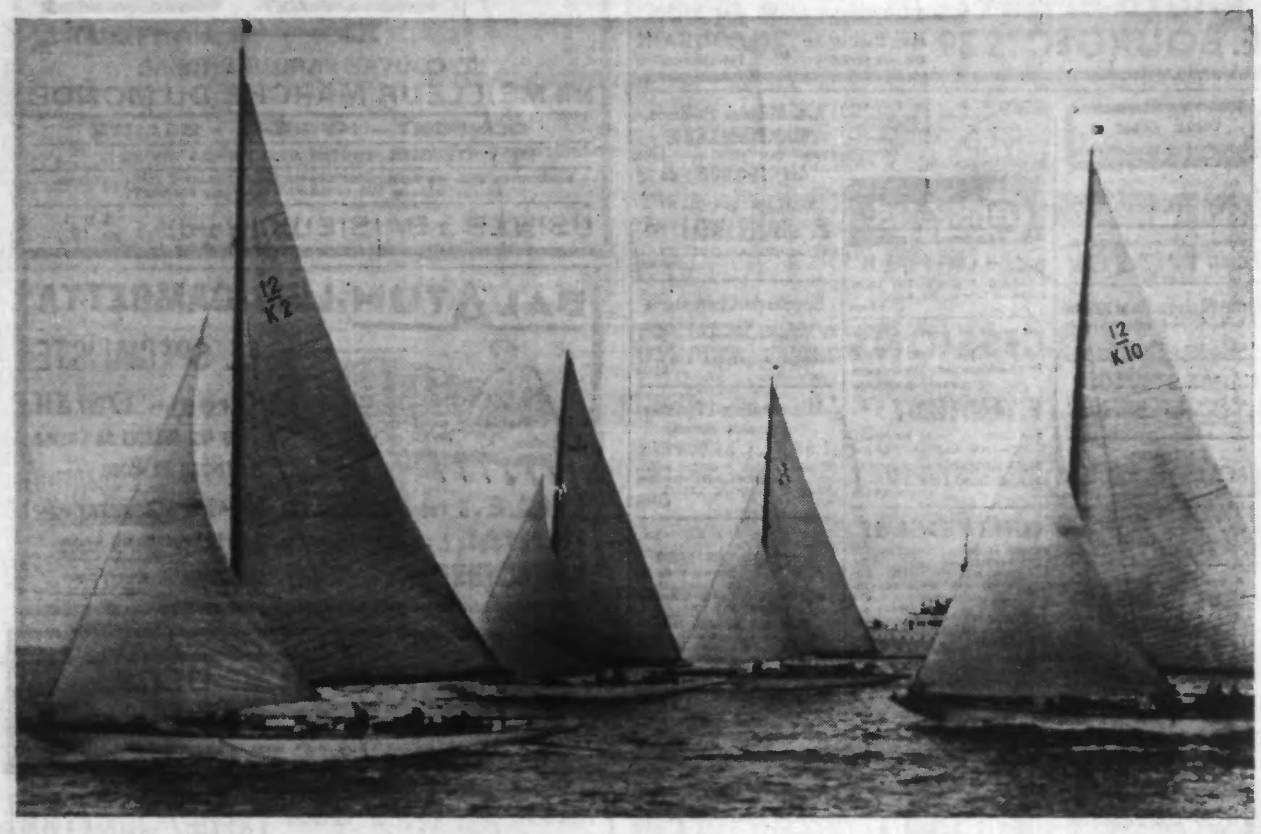
NOS ACTUALITÉS

LE CENT-CINQUANTENAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Le 24 Juin M. Albert Lebrun, président de la République inaugurera au Musée Carnavalet l'Exposition de la Révolution. Voici le célèbre « Moulin de Valmy », du peintre Jean Baptiste Mauzaisé, une des toiles marquantes de ce Salon de l'histoire. (Ph. H. MANUEL)

Les nouveaux aménagements de la Gare Maritime de Calais. (Ph. Géo MARTIN)



ANGLETERRE. — LA SEMAINE DU YACHTING A SOUTHEND. — Une très belle vue prise pendant la course des « 12 mètres ». (Ph. NYT)

A L'ÉCOLE MODÈLE DE L'EXPOSITION DU PROGRÈS SOCIAL. — Les charmants enfants que l'on peut voir tous les jours, de 10 h. à midi et de 14 h. 30 à 18 h., dans l'école maternelle installée dans le Palais de l'Enseignement à l'Exposition de Lille reçoivent un enseignement régulier et s'appliquent, comme on le voit sur notre photo, à dessiner dans des classes claires, avenantes qui sont un véritable royaume des tout-petits. (Ph. RÉVEIL)

PARIS. — En cas de conflit, les services du gouvernement s'installeraient paraît-il, dans les sous-sols de la Banque de France. Un aspect des sous-sols de la Banque de France. (S.A.F.A.R.A.)

FILLES PAUVRES

par Marie de Wailly

44

Quelques jours plus tard, un après-midi, elle écrivait dans sa chambre lorsqu'on heurta à sa porte.

Surprise, elle dit :

— Entrez.

Son beau-frère parut sur le seuil et d'une voix tremblante, lui demanda un entretien.

Ne cachant pas son étonnement, elle lui offrit un fauteuil.

Il l'approcha du siège de la jeune fille et, s'étant assis, il lui prit les mains.

— Ma chère Ginette, dit-il d'une voix émue, j'ai tenu à venir vous remercier des marques d'affection que vous me donnez. Dans le coup brutal qui m'a frappé, votre pitié était le meilleur adoucissement que je puisse trouver.

— Ne me remerciez pas, fit la jeune fille se dégageant et reculant légèrement son siège ; je n'ose blâmer Jacqueline, ignorant les motifs qui l'ont fait agir, mais quelque soit leur légitimité aux yeux de ma sœur, vous êtes victime de sa conduite et je voudrais vous le faire oublier.

— Du moins je l'essaye, et je voudrais surtout mettre, dans votre cœur assez de bonté et d'indulgente pitié pour que vous pardonniez à la pauvre égarée.

— C'est impossible, elle m'a trop cruellement offensé.

— Je ne conteste pas l'offense, cependant... êtes-vous sans reproche, José ?... quoique toujours vous vous taisiez à mon approche j'ai bien souvent, surpris des scènes pénibles, croyez-vous que si ma sœur est partie, elle n'a pas beaucoup souffert auparavant.

— Et moi ?

— Vous... vous souffrez, maintenant. Mais, en souvenir de la triste vie que vous faisiez à Jacqueline, il faudra oublier sa fuite, le jour de son retour.

— Vous y croyez ?

— Oui... on découvrira sa retraite ; j'irai la trouver, je lui dirai... ah, je saurai lui parler, mon frère, trouver des accents pour la toucher ; elle ne résistera pas à mes prières, à mes larmes. En votre nom — et vous tiendrez ma parole, n'est-ce pas — je lui promettrai une vie plus douce, plus heureuse et...

— N'achevez pas, c'est inutile ; d'ailleurs c'est à peine si je désire encore son retour, tout ce que je veux, mais cela je le veux ardemment, c'est connaître son refuge, savoir avec quel amant elle a fui.

— Oh, monsieur...

— Croyez-vous donc qu'elle soit partie seule ? j'ai retrouvé presque intacte sa dernière mensualité et ses bijoux.

— Ce qui prouve sa délicatesse.

— Ce qui prouve qu'elle a suivi un amant.

Comment vivrait-elle ?... Elle est sans ressource et elle ignore le travail.

La jeune fille soupira sans répondre.

Que de fois, elle s'était posé l'angoissant problème de l'existence pécuniaire de Jacqueline, et toujours son esprit était allé à la solution logique que son cœur repoussait.

Maghod se rapprocha.

— Si je veux retrouver votre sœur, dit-il, c'est pour me venger en tuant l'homme qui a fait de moi la risée de notre monde.

Jamais je n'ai aimé Jacqueline, celle que j'aime, que je n'ai cessé d'aimer, c'est vous.

— Ah, taisez-vous.

— Pourquoi ?... Nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre. Ne savez-vous pas que je vous adore. Vous me disiez tout à l'heure que votre sœur n'avait pas été heureuse auprès de moi. C'est vrai, mais à qui la faute ?... A vous... Je l'avais uniquement épousée pour me rapprocher de vous, pour vivre dans votre ombre... souffrir plus cruellement de vos dédains... elle était entre vous et moi... elle troublait mes extases et exaspérait l'acuité de ma douleur.

— Je vous défends de me parler de la sorte.

— Il faut que vous sachiez que je vous aime...

Est-ce aimer que je devrais dire ?... Amour, expression humaine, ne peut rendre mes sentiments ; vous êtes ma souveraine, mon idole, votre volonté me conduirait au crime ; un peu de tendresse de votre part et je... Il s'arrêta, portant les mains à ses tempes puis la voix rauque :

— Ginette, je vous aime, comprenez-le donc enfin. Que me fait le départ de ma femme... elle était l'obstacle entre vous et moi, bénie soit donc sa fuite.

Ecoutez mon cœur, son éloquence est plus grande que celle de la parole... Ginette, ne me désespérez pas... voilà si longtemps que je suis si horriblement malheureux.

— Monsieur.

— Par grâce, taisez-vous, et laissez-moi espérer que... plus tard... bien plus tard... je serai patient... mais dites-moi que vous vous laisserez toucher par mon amour.

— Jamais.

Superbe d'indignation, la jeune fille s'était dressée.

Et lui, droit aussi devant elle, balbutiant :

— Jamais... tu as dit... jamais...

— Jamais... jamais...

Il poussa un gémissement, son visage s'empourpra.

— Folle... folle... qui ose dire jamais quand je lui ai avoué que mon amour irait jusqu'au crime.

Ses mains se tendirent en avant, ses doigts effleurèrent les épaules de la jeune fille, se refermant comme des griffes.

Souple, elle glissa hors de la menaçante atteinte.

Furieux, il s'élança.

Ginette voulut se précipiter vers la sonnette, il prévint son geste.

Elle se mit à courir, cherchant la porte.

Elle le trouva, lui barrant le passage, et comme la pauvrette reculait, d'un bond il se jeta en avant.

— Enfin, haleta-t-il.

Il la tenait par les bras, enfonçant ses griffes dans la chair.

La jeune fille voulut crier.

Il lui appliqua brutalement la main sur la bouche.

La malheureuse se débattait avec l'énergie du désespoir, quand, soudain, l'étreinte qui la brisait se desserra, et brusquement, telle une masse, Maghod s'écroula à ses pieds.

Hébétée, Ginette le considérait sans bouger, ne comprenant pas comment lui était venue la délivrance.

Un râle le tira de cet engourdissement.

Comme une folle, elle se précipita sur la sonnette appelant avec violence.

Maghod venait d'être terrassé par une congestion.

De prime abord, le médecin le crut perdu, mais sa vigoureuse constitution le sauva. Ginette mit un solide verrou à sa porte et passa la majeure partie de son temps chez Berthe Balvin.

Lorsque la convalescence du banquier le remit en face de la jeune fille, il la trouva distante et hautaine. Aussi, comprenant qu'il s'était aliéné irrémédiablement le cœur de sa belle-sœur, José eut un accès de rage furieuse et se promit de retrouver Jacqueline pour en tirer une vengeance éclatante.

C'est sur ces entrefaites qu'il doubla la récompense promise à celui qui découvrirait la fugitive, et que Théo, averti par Paul Champlan, décida que Jacqueline ne devait pas attendre plus longtemps pour reconquérir la liberté.

Jusqu'à présent, le jeune homme avait espéré que la fureur de Maghod se lasserait et que le banquier accepterait un de ces divorces dont le sujet est qualifié : incompatibilité.

Il n'y avait plus à se faire d'illusion.

Le mari délaissé n'abdiquait pas et, si la retraite de la jeune femme était découverte, le scandale éclaterait d'autant plus retentissant que le neveu se dresserait devant l'oncle.

Il n'y avait plus à reculer.

Une lettre de Champlan arriva un matin à Théo.

Celui-ci l'appelait à Paris.

Le maître du barreau consentait à se charger de la cause de Mme Maghod ; il avait besoin que certains renseignements que seuls Théo et Jacqueline pouvaient donner.

Les amants se consultèrent.

Il était impossible que la jeune femme alla à Paris actuellement.

Une rencontre avec Maghod pouvait avoir des conséquences terribles.

Théo partirait seul.

Les jeunes gens passèrent la journée qui précéda le départ à se promener dans la campagne ravissante.

Jacqueline était triste et, tendrement, son amant essayait de la consoler.

— Je serai absent si peu de temps, disait-il, l'aller et le retour, et tu verras, là-bas, les belles, les utiles choses que je ferai pour notre bonheur.

— J'ai peur.

— Chère folle... et de quoi ?

— Je ne sais... il me semble que je ne te reverrai plus.

— Quelle idée, ma chérie, dans deux jours trois au plus, je serai auprès de toi.

— Tu hâteras ton retour.

— Autant que je le pourrai. Allons, souriez, madame.

La jeune femme essaya d'obéir, mais son sourire avait la tristesse d'un soir d'automne.

Théo en eut le cœur étreint douloureusement, mais n'en laissant rien paraître, il chercha à raisonner son amie.

— Que peux-tu craindre ?

— Je ne sais... j'ai peur... c'est instinctif.

— Tu penses peut-être que je peux rencontrer mon... ton... M. Maghod.

— Je ne sais pas... je ne sais pas..

Veux-tu que je demeure auprès de toi et que j'écrive à l'avocat de venir nous trouver.

Elle fut sur le point de répondre affirmativement, puis ayant honte de sa pusillanimité, elle dit :

— Pars.

— Tu es sincère ?

— Oui.

— Bien vrai ?

Lentement elle répéta :

Elle sentait de la glace se glisser dans son cœur.

Toute la soirée, Théo se montra enjoué, il pria la jeune femme de lui faire de la musique et, quoique celle-ci eut l'âme noyée de chagrin, elle se rendit à la prière de son ami.

Le lendemain, au moment de se séparer de Jacqueline, le jeune homme la prit tendrement dans ses bras et mettant sa bouche contre la fine oreille nacrée :

— Courage, dit-il, je vais conquérir notre bonheur.

Elle ne répondit pas, mais l'étreignit avec une sorte de rage.

Elle voulut l'accompagner jusqu'à la gare de Dinant et, longtemps après le départ du train, elle demeura sur le quai.

Des voyageurs la bousculaient, elle n'y prenait pas garde, des employés la prièrent de partir, elle obéit machinalement.

Elle revint lentement à sa villa et en parcourut les chambres, le cœur brisé.

Elle était en proie à de noirs pressentiments.

L'aimé était parti...

Le reverrait-elle jamais ?

A peine déjeuna-t-elle, l'après-midi, elle prit un livre et alla s'asseoir dans le jardin.

La chaleur était accablante et engourdissait la jeune femme.

Cherchant un peu de fraîcheur, elle se dirigea vers la rivière et s'étendit dans un hamac suspendu entre deux arbres.

A quelques pas d'elle, la Meuse coulait silencieuse.

Un instant, Jacqueline regarda les eaux miroitantes sous le soleil, puis, lassée par une longue nuit de larmes et de crainte, elle ferma les yeux et s'endormit.

CHAPITRE XXIX

Les rivières charient des choses.

Les riverains y jettent indistinctement tout ce qui les gêne.

(A suivre)